

CHAPITRE III

Une halte dans la brousse,
le 21 mars 1904.

Mon cher Frans,

Je te trace la présente au crayon, tant bien que mal sur mon genou, et je crois, ma parole, que je pleure en écrivant.

Il y a trois heures que j'ai quitté définitivement le village de Tambwé, et mes hommes, couchés ci et là à l'ombre, prennent un court repos bien gagné. Quant à moi, j'ai le cœur affreusement serré; durant cette première étape que je viens d'accomplir en *tippoy*, ma pensée a souffert un tel chemin de croix de tristesse et d'incertitude qu'il faut que je m'épanche dans une bonne lettre amicale.

Ma pauvre petite Udinji! J'y étais décidément plus attaché que je n'imaginai! Je sais bien que cela passera, que lentement, à

l'objet rapporté

mesure que l'Europe luxueuse et grisante s'emparera de moi, la jolie Mukamaie, la maison, le village, s'estomperont d'un nuage d'oubli. C'est même parce que je connais l'instabilité de mes sentiments et ma faiblesse de caractère devant les entraînements du retour, c'est même pour cela que je me suis astreint à abandonner Udinji.

Mais combien le devoir est parfois dur à accomplir ! Si tu l'avais vue, ma brave mignonne poupée ! Si tu avais suivi, mon cher Frans, si tu avais suivi l'agonie de cette âme pendant nos trois derniers jours ! Je voyais dans ses yeux peu à peu grandir un affolement et je sentais sa pensée tendue vers cet unique souci de la décroissance des heures.

Hier, elle n'a pour ainsi dire plus parlé ; par moments, elle me regardait avec un désespoir infini : j'ouvrais les bras et elle s'effondrait contre ma poitrine, dans une débâcle de sanglots. Alors la bienheureuse existence que depuis six mois m'a créée cette

adorable jeune femme, le charme de nos jours, l'ivresse de nos nuits, tout cela me remontait en l'esprit, et l'âme éperdue de chagrin et d'amour, j'éprouvais des velléités de crier :

— Ne pleure plus ! Nargue à mes chefs ! Nargue à l'Europe ! Nargue à tout ! — Je ne pars pas ! Nous irons à l'orée de la forêt hospitalière, — au bord de la rivière dont le flot clair chante si doucement, — chercher quelque oasis parfumée ; nous y vivrons côte à côte, demandant à la féconde nature vierge notre pain quotidien ; et bientôt les enfants joufflus gambaderont autour de nous et notre rêve d'amour nous aura faits les premiers colons de l'idéale colonie patriarcale que le Congo réserve à ceux qui croient en lui !

... Je me demande, mon cher Frans, si ce n'eût point été la vraie sagesse d'agir ainsi ! Mais le devoir ! Ce même devoir qui me force à quitter la pauvre Udinji, il m'impose aussi de rentrer en Europe et je sais trop, si je descends au fond de ma conscience, le piètre

usage que j'ai fait de mon précédent congé pour n'avoir pas un peu peur de cette Europe ensorceleuse où l'argent glisse entre les doigts et où la vie, pour cet enfant prodigue qu'est « l'Africain », semble une absinthe évocatrice d'extraordinaire et dont, même ivre-mort, on ne se sent pas rassasié.

Tu te doutes de ce que fut notre suprême nuit : nuit de larmes, nuit d'étreintes folles. A l'aube, Udinji, blottie contre moi, de nouveau m'a supplié de l'emmener, proposant de sa personne les sacrifices les plus fous, offrant de disparaître dès que nous débarquerions « dans mon pays », avec cette intuition bien féminine de mes appréhensions.

Crois-moi, j'ai dû faire appel à toute ma force de caractère et me cramponner à mon irrévocable décision ! Udinji m'a jugé horriblement cruel et brutal ; cette âme primitive ne soupçonne pas quels enfers sont nos villes de civilisés, sous quel joug de préjugés nous y vivons. Même convaincu, pénétré des meilleures intentions, ne commettrais-je pas une

✱

infamie en arrachant cette enfant de la nature à la confraternité et à la candeur de son milieu? A supposer même que je trouve en moi l'énergie de la fidélité, mais le qu'en dira-t-on, mais lui, mais toi, mais tout le monde me détournera de ma folle passion! Et cette négresse, fille de roi, quelle autre issue aura-t-elle que de livrer son corps admirable au lupanar?...

Les dernières heures ont fui très vite. J'ai usé mon énervement à réitérer à Mampuia, nommé chef du poste d'achats, les fastidieuses recommandations vingt fois redites. Je pars tranquille sous ce rapport : Mampuia est un homme de confiance, d'une honnêteté à toute épreuve, et j'ai la certitude, lorsque je reviendrai à Tambwé en voyage d'inspection, de retrouver la factorerie en plein essor.

O ce voyage d'inspection! C'est la bouée de sauvetage à laquelle s'est raccrochée Udinji; elle va vivre un an, deux ans, dans l'expectative de ce retour. Ce lui fait une consolation, l'éventualité, il semble que cela

ferme le vide immense que mon départ crée autour d'elle ! Le droit d'attendre, n'est-ce point déjà une vague réalisation de l'espérance ?

Kasongo et les principaux habitants de Tambwé m'ont solennellement accompagné jusqu'au *boma*. Ces braves gens étaient véritablement émus de mon départ et j'ai vu deux grosses larmes dans les yeux de Kasongo. Le grand chef m'a juré de veiller sur la factorerie et de faire tout le possible auprès de ses *bilolos*, afin de faire s'augmenter la production de caoutchouc et d'ivoire.

Mwarim-Vita, mon antagoniste, a disparu en compagnie des deux ou trois partisans lui restés fidèles, au lendemain de l'élection de Kasongo ; on les suppose réfugiés chez Komango ou Mukoko ; le village où les déprédations de ces exaltés sont légendaires, ne les regrettera pas beaucoup...

Je serais fort en peine de te dire comment j'ai quitté Udinji ; je sais qu'elle était à genoux et qu'elle criait... Eperdu d'émotion, c'est

machinalement que j'ai pris place dans mon *tippoy*; et déjà, obéissant aux instructions, mes porteurs couraient vers la forêt, à travers la chère savane peuplée d'insectes et d'oiseaux où j'eus la révélation de l'amour d'Udinji... Et je ne voulais rien voir et rien entendre, et je pleurais comme un enfant...

Voici que le chef-porteur vient prendre mes ordres.... A bientôt, mon cher Frans!... Qui sait? Je t'arriverai peut-être en même temps que ma lettre....

O ma pauvre petite Udinji!

JEAN.